

— Il faut que je sache à quoi peut travailler ce philanthrope, murmura Rocambole.

Et il se glissa en rampant, à travers les arbustes, les plates-bandes, silencieux, retenant son haleine, étouffant le bruit de ses pas, et il vint coller son oeil à la persienne entr'ouverte, plongeant un rapide regard dans l'intérieur du pavillon.

Cet intérieur était un joli petit salon d'été, garni de rideaux en dentil, meublé en chêne blanc et dont les murs étaient couverts de rayons chargés de livres. Au milieu, le comte était assis devant une table, sur laquelle ses doigts pétrissaient un morceau d'argile. Dans les moments de loisir que lui laissaient la gestion de son immense fortune et la mission de haute charité qu'il s'était imposée, M. le comte Armand de Kergaz redevenait Armand le sculpteur, cet artiste au front inspiré, que nous avons jadis trouvé à Rome vivant de son ciseau, et que la fortune vint chercher au milieu d'un bal masqué pour le faire millionnaire.

M. de Kergaz, tout entier à son art en ce moment, était isolé du reste du monde. Il n'entendit point un léger bruit qui échappa à Rocambole, qui heurta une pierre en s'appuyant à la persienne.

— Tiens, pensa le cynique bandit, monsieur est un artiste. Quel dommage d'en priver la société !

Et il se retira avec les mêmes précautions.

— Bah ! se dit-il en s'en allant, il y a assez d'artistes comme cela dans le monde ; un de plus un de moins... qu'est-ce que cela fait ?

Et il se dirigea vers le perron ; il en gravit les dix marches à pas de loup.

Le temps était couvert, mais un rayon de lune, glissant à travers les nuages, donnait à la nuit une certaine transparence qui permettait de distinguer assez nettement chaque objet.

Tous les renseignements donnés par sir Williams à Rocambole étaient d'une merveilleuse exactitude : la porte-fenêtre qui mettait en communication le grand salon et le perron n'était pas fermée. Rocambole n'eut qu'à la pousser pour pénétrer dans l'intérieur du château. Un rayon de lumière, filtrant à travers une porte, lui indiqua la salle gothique. Il marcha sur la pointe du pied jusqu'à cette porte, et frappa deux coups discrets.

— Entrez, dit une voix douce de femme.

Rocambole ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil.

Près de la cheminée, Rocambole aperçut la comtesse, lui tournant le dos et assise devant son métier à broder.

Une des croisées donnant sur le jardin était entr'ouverte.

Au-dessus de la cheminée, comme l'avait fort bien indiqué sir Williams, se trouvait la panoplie : un joli trophée de fusils de chasse, d'épées de combat, de rapières de tous les âges, presque toutes ayant une date historique, ayant été portées par les Kergaz des générations éteintes et rappelant quelque glorieux souvenir.

— Voilà les outils, se répéta Rocambole. Et il fit un pas dans la salle gothique.

— Est-ce toi, Armand ? dit Jeanne se retournant à demi et persuadée que ce n'était que son mari.

Et elle regarda le nouveau venu, sur le visage duquel tombait d'aplomb la lumière d'une lampe placée sur la cheminée. Soudain Jeanne poussa un cri... un cri strident et terrible, un cri d'effroi qui s'en alla vibrer à travers l'espace jusque dans cette petite pièce où M. le comte de Kergaz pétrissait tranquillement sa statue, et qui le fit bondir sur lui-même comme la lionne qui entend le rugissement d'alarme de ses lionceaux. Dans cet homme, vêtu du costume breton du pays de Vannes, Jeanne avait reconnu M. le marquis don Inigo de los Montes.

Il courut à elle, se jeta à genoux, et, fidèle à son rôle, s'écria :

— Jeanne, ma bien-aimée, pardonnez-moi !... mais j'ai surmonté tous les obstacles, bravé tous les périls... pour arriver jusqu'à vous. Jeanne... Jeanne !... ne me fuyez pas, ne me repoussez pas !

Il n'acheva pas. Un homme tomba comme la foudre au milieu du salon ; et cet homme se précipita sur lui avec l'impétueux courroux d'un tigre qui tombe sur son ennemi...

C'était Armand !

OXI

M. le marquis don Inigo de los Montes s'attendait à cette agression, et tandis que le comte le saisissait rudement et le forçait à se relever, sa main se glissait dans la poche de ses braies, prête à en retirer un de ses pistolets, si le comte faisait un pas vers la panoplie pour y saisir un fusil ou une épée.

Mais le comte était sans autres armes que sa force herculéenne.

— Misérable ! s'écria-t-il en secouant Rocambole, misérable !

La voix d'Armand était étouffée par la colère :

— Je vais te tuer comme un chien, dit-il sourdement.

Et sa main convulsive étreignait le prétendu marquis à la gorge.

— Au secours !... à l'assassin ! murmura celui-ci à mi-voix.

Ce mot d'assassin galvanisa M. de Kergaz. Sa main crispée lâcha la gorge de Rocambole. Il fit un pas en arrière, l'enveloppa d'un regard de haine et de mépris et lui dit :

— Tu as raison... et bien que tu sois entré de nuit sous mon toit comme un malfaiteur, bien que tu sois venu m'outrager je ne dois te tuer sans défense... Tiens, misérable !

Et d'une main il frappa Rocambole au visage, et de l'autre alla détacher deux épées à la panoplie.

Madame de Kergaz poussa un nouveau cri, cri de terreur et d'angoisse, et tomba à la renverse sur le parquet ; elle était évanouie.

À ce bruit, des pas se firent entendre dans le château, les portes s'ouvrirent, les serviteurs, éveillés en sursaut, accoururent. Il virent alors deux hommes, en présence et se mesurant du regard ; ces deux hommes avaient l'épée à la main.

— Retirez-vous ! ordonna M. de Kergaz d'une voix tonnante, ou plutôt occupez-vous de madame ; transportez-la dans sa chambre, donnez-lui des soins...

Et, s'adressant à don Inigo :

— Au jardin, misérable ! viens au jardin ! lui dit-il : je ne veux pas que ton sang souille ma maison... il la déshonorerait à toujours...

Et M. de Kergaz entraîna Rocambole dans le jardin jusqu'auprès du pavillon, et lui cria :

— En garde ! en garde !

Rocambole, ému un moment, avait, dans le trajet du château au jardin, reconquis tout son sang-froid, et pensant en son âme cynique et dépravée : — Pauvre sot ! le soufflet que je viens de recevoir sera le dernier que tu donneras en ta vie.

Et, après avoir prononcé par avance l'oraison funèbre de M. de Kergaz, le complice de sir Williams tomba en garde.

Il comptait sur ce coup italien, sur cette botte secrète et déloyale que lui avait patiemment démontrée, pendant deux mois, le portier maître d'armes du n° 41 de la rue Rochecouart : le coup des mille francs, comme l'appelait sir Williams.

— Des torches ! apportez des torches ! avait crié Armand à ceux de ces gens qui n'étaient point occupés à donner des soins à la comtesse.

Les serviteurs du comte, la plupart vieux choux nourris et bercés des chevaleresques traditions des Armées, n'auraient osé défier à leur jeune maître cette rencontre, l'épée à la main, qu'il allait avoir.

Quel était cet adversaire, brusquement surgi au milieu de la nuit ? Quel outrage avait leur maître contre cet homme ? Pourquoi ce combat ?

Ils ne songèrent même pas à se le demander.

Armand avait demandé des torches pour éclairer le combat, on apporta des torches.

Et ce fut alors un sévère et grandiose spectacle que celui